



Le Saint-Siège

VOYAGE APOSTOLIQUE DU PAPE FRANÇOIS

en HONGRIE

(28 - 30 avril 2023)

RENCONTRE AVEC LES AUTORITÉS, LA SOCIÉTÉ CIVILE ET LE CORPS DIPLOMATIQUE

DISCOURS DU SAINT-PÈRE

Ancien monastère Carmélitain (Budapest)

Vendredi 28 avril 2023

[Multimédia]

*Madame la Présidente de la République,
Monsieur le Premier Ministre,
Membres distingués du Gouvernement et du Corps diplomatique
Autorités et Représentants illustres de la société civile,
Mesdames et Messieurs !*

Je vous salue cordialement et je remercie Madame la Présidente pour son accueil et aussi pour ses aimables et profondes paroles. La politique naît de la ville, de la *polis*, d'une passion concrète pour la vie en commun, dans la garantie des droits et le respect des devoirs. Peu de villes nous aident à y réfléchir comme Budapest, qui n'est pas seulement une capitale majestueuse et vitale, mais un lieu central de l'histoire : témoin de tournants importants au cours des siècles, elle est appelée à être protagoniste du présent et de l'avenir ; ici, comme l'a écrit l'un de vos grands poètes, « Du Danube qui est futur, passé, présent, les doux flots ne cessent de s'embrasser » (A. József, *Au bord Danube*). Je voudrais donc vous faire part de quelques réflexions, en m'inspirant de Budapest en tant que *ville d'histoire, ville de ponts et ville de saints*.

1. *Ville d'histoire*. Cette capitale a des origines anciennes, comme en témoignent les vestiges

celtiques et romains. Sa splendeur nous ramène cependant à la modernité, lorsqu'elle était capitale de l'Empire austro-hongrois pendant cette période de paix connue sous le nom de *belle époque*, qui a duré à partir des années de sa fondation jusqu'à la Première Guerre mondiale. Née en temps de paix, elle a connu de douloureux conflits: non seulement les invasions d'autrefois mais, au siècle dernier, les violences et les oppressions causées par les dictatures nazie et communiste – comment oublier 1956 ? Et, pendant la Seconde Guerre mondiale, la déportation de dizaines et de dizaines de milliers d'habitants, avec le reste de la population d'origine juive enfermée dans le ghetto et soumis à de nombreux massacres. Dans ce contexte, il y a eu beaucoup de justes valeureux - je pense au Nonce Angelo Rotta, par exemple -, beaucoup de résilience et un grand engagement dans la reconstruction, de sorte que Budapest est aujourd'hui une des villes européennes ayant le plus grand pourcentage de population juive, centre d'un pays qui connaît la valeur de la liberté et qui, après avoir payé un lourd tribut aux dictatures, porte en elle la mission de garder le trésor de la démocratie et le rêve de la paix.

À ce propos, je voudrais revenir sur la fondation de Budapest qui est célébrée cette année de manière solennelle. Elle a eu lieu, en effet, il y a 150 ans, en 1873, par l'union de trois villes : Buda et Óbuda à l'ouest du Danube avec Pest, située sur la rive opposée. La naissance de cette grande capitale au cœur du continent rappelle le chemin unitaire entrepris par l'Europe, dans laquelle la Hongrie trouve son berceau vital. Après la guerre, l'Europe a été, avec les Nations Unies, le grand espoir dans l'objectif commun que des liens plus étroits entre les nations empêcheraient de nouveaux conflits. Malheureusement, cela n'a pas été le cas. Cependant, dans le monde où nous vivons, la passion pour la politique communautaire et le multilatéralisme semble être un beau souvenir du passé : on semble assister au triste déclin du rêve choral de paix, tandis que les solistes de la guerre prennent la place. D'une manière générale, l'enthousiasme pour la construction d'une communauté des nations pacifique et stable semble s'être désintégré dans les esprits, tandis que l'on marque les zones, que l'on marque les différences, que les nationalismes recommencent à gronder et que l'on exacerbe les jugements et les tons à l'égard des autres. Au niveau international, il semble même que la politique ait pour effet d'enflammer les esprits plutôt que de résoudre les problèmes. Elle oublie la maturité acquise des horreurs de la guerre et régresse vers une sorte d'infantilisme belliqueux. Mais la paix ne viendra jamais de la poursuite d'intérêts stratégiques particuliers, mais plutôt de politiques capables de considérer l'ensemble, le développement de tous : attentives aux personnes, aux pauvres et à l'avenir, et pas seulement au pouvoir, aux gains et aux opportunités du moment.

Dans ce moment historique, l'Europe est fondamentale. Parce que, grâce à son histoire, elle représente *la mémoire de l'humanité* et elle est donc appelée à jouer le rôle qui lui correspond : celui d'unir ceux qui sont loin, d'accueillir en son sein les peuples et de ne laisser personne être un ennemi pour toujours. Il est donc essentiel de *retrouver l'âme européenne* : l'enthousiasme et le rêve des pères fondateurs, des hommes d'État qui ont su regarder au-delà de leur époque, au-delà des frontières nationales et des besoins immédiats, en mettant en œuvre des diplomaties capables de recoudre l'unité et non d'élargir les déchirures. Je pense au moment où De Gasperi,

lors d'une table ronde à laquelle participaient également Schuman et Adenauer, a dit : « C'est pour elle-même, et non pour l'opposer aux autres, que nous envisageons une Europe unie... nous travaillons pour l'unité et non pour la division » (*Allocution à la Table ronde de l'Europe*, Rome, 13 octobre 1953). Et encore, à ce que Schuman a dit : « La contribution qu'une Europe organisée et vivante peut apporter à la civilisation est indispensable au maintien des relations pacifiques », parce que – paroles mémorables ! – « la paix mondiale ne saurait être sauvegardée sans des *efforts créateurs* à la mesure des dangers qui la menacent » (*Déclaration Schuman*, 9 mai 1950). Dans ce moment historique, les dangers sont nombreux ; mais, je me demande, en pensant également à l'Ukraine meurtrie, où sont les efforts créatifs pour la paix ?

2. Budapest est *une ville de ponts*. Vue d'en haut, la “perle du Danube” montre son caractère unique grâce aux ponts qui relient ses parties, harmonisant sa configuration avec celle du grand fleuve. Cette harmonie avec l'environnement m'amène à saluer l'attention écologique que ce pays poursuit avec beaucoup d'engagement. Mais les ponts, qui relient des réalités différentes, nous suggèrent également de réfléchir à l'importance d'une unité qui n'est pas synonyme d'uniformité. À Budapest, cela se traduit par la variété remarquable de circonscriptions qui la composent, plus de vingt. L'Europe des vingt-sept elle aussi, construite pour créer des ponts entre les nations, a besoin de la contribution de tous sans diminuer la spécificité de chacun. À cet égard, un père fondateur préconisait : « L'Europe existera et rien de ce qui a fait la gloire et le bonheur de chaque nation ne sera perdu. C'est précisément dans une société plus vaste, dans une harmonie plus puissante, que l'individu peut s'affirmer » (*Intervention cit.*). Cette harmonie est nécessaire : un tout qui n'aplatit pas les parties et des parties qui se sentent bien intégrées dans le tout, en conservant leurs identités propres. La Constitution hongroise est significative à cet égard lorsqu'elle affirme : « La liberté individuelle ne peut se développer qu'en collaboration avec les autres » ; et encore : « Nous considérons que notre culture nationale est une riche contribution à l'unité européenne multicolore ».

Je pense donc à une Europe qui ne soit pas l'otage des partis, en proie aux populismes autoréférentiels, mais qui ne se transforme pas non plus en une réalité fluide, voire gazeuse, en une sorte de supranationalisme abstrait, oublieux de la vie des peuples. C'est la voie néfaste des “colonisations idéologiques” qui éliminent les différences, comme dans le cas de ladite culture du genre, ou qui font passer des conceptions réductrices de liberté avant la réalité de la vie, par exemple en vantant un “droit insensé à l'avortement”, qui est toujours un échec tragique. Qu'il est beau, au contraire, de construire une Europe centrée sur la personne et sur les peuples, où existent des politiques efficaces pour la natalité et la famille – il y a en Europe des pays où l'âge moyen est de 46-48 ans -, soigneusement poursuivies dans ce pays, où différentes nations forment une famille dans laquelle la croissance et l'unicité de chacun sont préservées. Le plus célèbre pont de Budapest, celui des chaînes, nous aide à imaginer à une Europe semblable, composée de nombreux grands anneaux différents, qui trouvent leur solidité dans la formation de liens solides entre eux. En cela, la foi chrétienne est une aide et la Hongrie peut servir de “pont”, en tirant parti de son caractère œcuménique spécifique : ici, différentes Confessions coexistent

sans antagonisme - je me souviens de la rencontre que j'ai eue avec elles il y a un an et demi -, collaborant avec respect, dans un esprit constructif. Mon esprit et mon cœur se portent sur l'Abbaye de Pannonhalma, l'un des grands monuments spirituels de ce pays, un lieu de prière et un pont de fraternité.

3. Cela m'amène à considérer le dernier aspect : Budapest *ville de saints* - Madame la Présidente a parlé de Sainte Elisabeth -, comme nous le suggère également le nouveau tableau placé dans cette salle. Notre pensée ne peut que se porter sur saint Étienne, premier roi de Hongrie, qui a vécu à une époque où les chrétiens d'Europe étaient en pleine communion. Sa statue, à l'intérieur du château de Buda, domine et protège la ville, tandis que la basilique qui lui est dédiée au cœur de la capitale est, avec celle de Esztergom, l'édifice religieux le plus imposant du pays. L'histoire hongroise est donc née sous le signe de la sainteté, et pas seulement celle d'un roi, mais celle de toute une famille : son épouse, la bienheureuse Giselle, et leur fils, saint Émeric. Ce dernier reçut de son père des recommandations qui constituent une sorte de testament pour le peuple magyar. Aujourd'hui l'on m'a promis de m'offrir cet ouvrage, je l'attends ! Nous y lisons des paroles très actuelles : « Je te recommande d'être bon non seulement envers ta famille et ta parenté, ou envers les puissants et les personnes aisées, ou envers ton voisin et tes habitants, mais aussi envers les étrangers ». Saint Étienne justifie cela par un véritable esprit chrétien, en écrivant : « C'est la pratique de l'amour qui conduit au bonheur suprême ». Et il conclut en disant : « Sois doux pour ne jamais combattre la vérité » (*Admonitions*, X). Il associe ainsi de manière inséparable la vérité et la douceur. C'est un grand enseignement de la foi : les valeurs chrétiennes ne peuvent être témoignées à travers la rigidité et les fermetures, car la vérité du Christ implique douceur, suppose amabilité, dans l'esprit des Béatitudes. C'est là que s'enracine cette bonté populaire hongroise, révélée dans certaines expressions du langage courant, telles que : "*jónak lenni jó*" [il est bien d'être bon] et "*jobb adni mint kapni*" [il est préférable de donner que de recevoir].

De cela transparaît non seulement la richesse d'une solide identité, mais la nécessité d'ouverture aux autres, comme le reconnaît la Constitution lorsqu'elle déclare : « Nous respectons la liberté et la culture des autres peuples, nous nous engageons à coopérer avec toutes les nations du monde ». Elle affirme encore : « Les minorités nationales qui vivent avec nous font partie de la communauté politique hongroise et font partie intégrante de l'État », et propose l'engagement « pour le soin et la protection [...] des langues et des cultures des minorités nationales en Hongrie ». Cette perspective est véritablement évangélique, contrecarrant une certaine tendance, parfois justifiée au nom des traditions et même de la foi, à se replier sur soi-même.

Le texte constitutif, en quelques paroles décisives empreintes d'esprit chrétien, affirme également : « Nous déclarons que l'assistance aux nécessiteux et aux pauvres est une obligation ». Cela rappelle le déroulement de l'histoire de la sainteté hongroise, racontée par les nombreux lieux de culte de la capitale : du premier roi qui a jeté les bases de la vie communautaire, l'on passe à une princesse qui élève l'édifice à une plus grande pureté. Il s'agit de sainte Élisabeth, dont le

témoignage est parvenu à toutes les latitudes. Cette fille de votre terre mourut à vingt-quatre ans après avoir renoncé à toute richesse, tout donné aux pauvres. Elle se consacra jusqu'au bout, dans l'hôpital qu'elle avait fait construire, au soin des malades, est un joyau de l'Évangile.

Distinguées Autorités, je voudrais vous remercier pour la promotion des œuvres caritatives et éducatives inspirées par ces valeurs et dans lesquelles la communauté catholique locale est engagée, ainsi que pour le soutien concret apporté à tant de chrétiens éprouvés dans le monde, en particulier en Syrie et au Liban. Une collaboration fructueuse entre l'État et l'Église est féconde, mais pour l'être, elle doit sauvegarder les distinctions appropriées. Il est important que chaque chrétien s'en souvienne, en gardant l'Évangile comme point de référence, pour adhérer aux choix libres et libérateurs de Jésus et ne pas se prêter à une sorte de connivence avec les logiques du pouvoir. De ce point de vue, une saine laïcité, qui ne tombe pas dans le laïcisme généralisé se montrant allergique à tout ce qui est sacré pour s'immoler ensuite sur les autels du profit, est une bonne chose. Ceux qui se professent chrétiens, accompagnés par les témoins de la foi, sont avant tout appelés à témoigner et à marcher avec tous, en cultivant un humanisme inspiré de l'Évangile et cheminant sur deux voies fondamentales : se reconnaître fils bien-aimés du Père et aimer chacun comme un frère.

En ce sens, saint Étienne laissait à son fils d'extraordinaires paroles de fraternité, en disant que ceux qui viennent avec des langues et des coutumes différentes « ornent le pays ». Car, écrivait-il, « un pays qui n'a qu'une seule langue et une seule coutume est faible et décadent. C'est pourquoi je te recommande d'accueillir bien volontiers les étrangers et de les considérer avec honneur, afin qu'ils préfèrent rester chez toi plutôt qu'ailleurs » (*Admonitions*, VI). C'est un sujet, celui de l'accueil, qui suscite beaucoup de débats à notre époque et qui est certainement complexe. Cependant, pour ceux qui sont chrétiens, l'attitude de base ne peut pas être différente de celle que saint Étienne a transmise, après l'avoir apprise de Jésus qui s'est identifié à l'étranger à accueillir (cf. *Mt 25, 35*). C'est en pensant au Christ présent en tant de frères et sœurs désespérés qui fuient les conflits, la pauvreté et le changement climatique, qu'il faut aborder le problème sans excuses ni retards. C'est un thème qui doit être abordé ensemble, communautairement, aussi parce que, dans le contexte où nous vivons, les conséquences affecteront tôt ou tard tout le monde. C'est pourquoi il est urgent, en tant qu'Europe, de travailler à des voies sûres et légales, à des mécanismes partagés face à un défi historique qui ne pourra être maîtrisé par le rejet, mais qui doit être accueilli pour préparer un avenir qui, s'il n'est pas ensemble, ne sera pas. Cela appelle en première ligne ceux qui suivent Jésus et veulent suivre l'exemple des témoins de l'Évangile.

Il n'est pas possible de citer tous les grands confesseurs de la foi de la *Pannonie sacrée*, mais je voudrais au moins mentionner saint Ladislav et sainte Marguerite, et faire référence à certaines figures majestueuses du siècle dernier, telles que le cardinal József Mindszenty, les bienheureux évêques martyrs Vilmos Apó et Zoltán Meszlényi, le bienheureux László Batthyány-Strattmann. Ils sont, avec beaucoup de justes de diverses confessions, les pères et les mères de votre patrie.

C'est à eux que je voudrais confier l'avenir de ce pays qui m'est si cher. Et tout en vous remerciant d'avoir écouté ce que j'avais à partager - merci de votre patience -, je vous assure de ma proximité et de ma prière pour tous les Hongrois, et je le fais avec une pensée particulière pour ceux qui vivent hors de la patrie et pour ceux que j'ai rencontrés dans la vie et qui m'ont fait tant de bien. Je pense à la communauté religieuse hongroise que j'ai connue à Buenos Aires.

Isten, áldd meg a magyart ! (Que Dieu bénisse les Hongrois !)